

# **Fictions brèves**

*Un choix de textes brefs d'Alfred Dogbé*

## SOMMAIRE

Les yeux du chef (nouvelle)

Le vote de Larabou (nouvelle)

A l'étroit (théâtre)

La fierté de papa (théâtre)

Habiter (théâtre)

Dans les rues d'ici (poésie)

## Les yeux du chef

J'ai dans la mémoire une lointaine journée qui m'apprit que les yeux de chef voient loin.

J'avais douze ans.

A l'époque, un mystérieux voleur de bétail sévissait. Tous les soirs, le retour des troupeaux plongeait le village dans la désolation. Tous les soirs, plusieurs familles déplorait la disparition d'une vache ou d'un boeuf. Tous les soirs, les gens promettaient une punition exemplaire au voleur. Mais le voleur était insaisissable. Invisible même, assuraient ceux qui préconisaient de ne plus envoyer les bêtes au pâturage. Et ils étaient de plus en plus nombreux. Le chef du village s'opposait de toute son autorité à ce qu'il considérait comme une démission grave. Mais il n'était soutenu que par quelques sages qui enseignaient en vain qu'on ne doit pas renoncer au sommeil par crainte de la mort.

Les gens décidèrent de garder leurs bêtes au village. Les vols cessèrent. Le transport du fourrage et de l'eau occupait tout le temps mais on ne parvenait pas à éteindre la faim ni la soif des bêtes. Et chaque livraison déclenchait de violents combats dans les enclos qui résonnaient de beuglements affolants à longueur de journée et même tard dans la nuit.

Finalement, on se souvint de la parole des sages. Les troupeaux reprirent le chemin du pâturage. Le voleur aussi. Il déjouait tous les stratagèmes qu'on avait échafaudés pour le surprendre. Et les gens se consolait en imaginant les châtements qu'ils infligeraient le jour de la vengeance et de la justice.

Un jour, nous surprîmes le voleur. Ce jour-là, mes compagnons et moi, nous revenions d'une infructueuse partie de chasse, avec nos lance-pierres, nos flèches et nos arcs. Nous rentrions par les pâturages en bruyante conversation. Nous nous plaignions de la rareté du gibier, nous accusions la malchance, nous riions de nos maladresses et racontions les prises des jours fastes. Aux abords du village, nous surprîmes un homme qui volait un boeuf. L'homme se retrouva cerné comme un lapin loin des buissons.

Le voici donc le voleur de boeuf! Celui qu'on recherchait depuis des mois, nous le tenions! Justice allait être faite! Et grande serait notre gloire!

La prise était grosse, en effet. C'était un notable influent à la cour du chef. Un patriarche que nous honorions tous jusque à ce jour. Le vieillard dissimula le corps du délit dans son chapeau, l'ajusta sur sa tête, puis simula l'indignation.

- Seriez-vous fous? Auriez-vous bu ou fumé quelque substance maléfique? Et puis voler un boeuf! Bon dites-moi où il est ce boeuf? Montrez-le moi, bande d'insolents!

Les bras croisés sur la poitrine, il nous dévisageait l'un après l'autre. Il nous défiait. Et nous tremblions de colère impuissante.

Le vicieux vieillard, il savait! Aucun d'entre nous n'oserait toucher à son couvre-chef. A l'époque, tout n'était pas encore confondu: les grands et les petits, les hommes et les femmes, le chasseur et le gibier, le permis et

l'interdit, la gauche et la droite, le vrai et le faux; chacun connaissait sa place et s'y tenait.

- Laissez-moi partir et je ne dirai rien à vos parents. Je vous ai vu naître l'un après l'autre comme j'ai vu naître vos pères. Avouez que vous êtes trompés et je vous pardonnerai. Vous êtes tous mes petits-fils.

Nous contraignîmes le gibier de potence à nous suivre jusque devant le chef.

Là, devant l'assemblée des notables, devant toute la communauté réunie, le sénile délinquant s'accapara le rôle du plaignant.

- Chef, ces enfants m'accusent de vol. Ils prétendent que j'ai dérobé un bœuf, qui se trouverait caché dans ce chapeau. Moi! Malgré ma barbe, malgré mes trente petits-fils! Ils m'ont conspué comme un voyou surpris en plein marché!

Il se tut brutalement, se retourna vers l'assistance, les bras légèrement écartés du corps, les mains ouvertes, la poitrine offerte. Et tout son corps tressaillait de spasmes. Un martyr à l'agonie !

Dans l'assistance, on levait les bras au ciel. On se couvrait la bouche des deux mains. On ouvrait grandement les yeux. On regardait le vieillard éhonté avec compassion. On nous montrait avec horreur. Et on pointait des index apitoyés sur nos parents. Et nos parents baissaient leurs yeux embués de honte.

Le voleur de bétail n'avait pas fini. Il se mit à genoux, face au chef, puis se découvrit.

- Ô chef! Je remets, entre tes respectables mains, mon chapeau et mon honneur. Examine ce couvre-chef avec tes yeux de chef, avec tes yeux de sage! Regarde, toi sur qui repose la paix de ce village! Et dis-nous si mon chapeau contient ne serait-ce qu'un œuf!

Tout le monde se mit à parler fort. On pria le chef de ne pas accepter le chapeau. On supplia le vieillard de couvrir sa tête. On exigea les excuses de nos parents. On présenta des excuses en notre nom. On nous accusa de folie furieuse. Nous, nous étions sûrs de notre fait.

- Ce n'est pas un mensonge! Regardez dans son chapeau!

- Monstrueux menteurs, taisez-vous!

- Nous l'avons vu ! Regardez donc dans son chapeau!

- Taisez - vous! Effrontés, mal-nés, mal-éduqués, mauvaise graines!

Les gens se mirent à crier, à nous insulter, à nous menacer de gifles, de coups de chicotte, des coups de pied dans le derrière, de malédictions.

Soudain le chef se leva de son siège. Le silence revint. Alors seulement le chef prit le chapeau des mains du puissant délinquant. Le chef examina longuement le chapeau. Puis il releva la tête pour se figer dans une parfaite immobilité. Nous étions suspendus à ses lèvres, au moindre de ses gestes. Son visage était impassible. Son regard enveloppait toute l'assistance. Son regard pénétrait chacun. Son regard déchiffrait quelque chose au-delà de mon horizon. Ses yeux portaient loin, très loin devant, très loin derrière. Le chef se racla la gorge. Nous cessâmes de respirer. D'une voix claire et sans appel, le chef décréta que le chapeau était vide.

On nous infligea, ce jour-là, une punition dont je garde encore la mémoire.  
FIN

## Le vote de Larabou

Quand Larabou parvint dans la cour de l'école primaire N°1, ses appréhensions se dissipèrent complètement. Les électeurs de son quartier, disposés en deux files, échangeaient nouvelles et plaisanteries en attendant leur tour. Douze gendarmes en tenue de combat observaient le scrutin avec une vigilance extrême.

La campagne pour les élections municipales avait été émaillée d'incidents graves et brutaux. Larabou sortait de l'hôpital: fracture de la jambe droite. Trois semaines d'immobilisation parce que les militants du camp adverse avaient essayé de saper le meeting de son cousin Djigal. Depuis, les autorités, par la voix du ministre de la loi et de l'ordre, avaient prévenu:

- Aucun désordre ne serait toléré le jour du vote!

Larabou rejoignit le rang des hommes. Un jeune homme manifestement ivre vint se placer derrière lui. Il se mit à hurler le nom de l'autre candidat:

- Vive kalangou! Celui qui ne vote pas pour Kalangou est un âne!

Larabou se demandait encore s'il fallait répliquer à l'insolent ou simplement le gifler quand deux gendarmes s'approchèrent, se saisirent fermement du provocateur, et l'enfermèrent dans leur fourgon. Larabou devint tout à fait rassuré et confiant. Tant que le vote ne serait pas perturbé, tant que les électeurs pourraient librement choisir, son cousin Djigal l'emporterait. Kalangou n'était pas un vrai fils de la commune.

Vint le tour Larabou. Il présenta sa carte d'électeur et sa carte d'identité nationale. Le premier membre du bureau examina les documents, parcourut la liste, puis se tourna vers son collègue :

- Vérifie-moi ça, s'il te plaît !

Le second fit de même. Puis le troisième. Ainsi de suite jusqu'au septième:

- Vous n'êtes pas inscrit dans ce bureau.

- Ce n'est pas possible : j'habite en face!

- Oh! Vous savez... Allez donc voir dans les bureaux voisins!

Derrière Larabou, les électeurs le regardaient comme un animal étrange. Deux gendarmes s'approchèrent.

Le bureau de vote suivant n'était qu'à quelques pas. Larabou se dit qu'il n'aurait pas perdu cette heure d'attente s'il avait respecté les recommandations du cousin Djigal:

- Vérifiez personnellement si votre nom figure sur la liste. Faites-le bien avant le jour du scrutin! Ce petit effort vous fera gagner du temps le jour du vote. Et puis vous compliquerez ainsi la tâche aux voleurs d'urnes!

Au bureau de vote suivant, Larabou attendit encore une heure. Son nom ne figurait pas sur la liste. Les membres du bureau de vote respectaient strictement les directives. Les vrais électeurs s'impatientaient. Et les gendarmes montraient la même fermeté dans leur mutisme féroce. Larabou n'insista pas.

Il traîna ainsi sa jambe droite de bureau de vote en bureau de vote. Chaque fois, il attendait patiemment son tour, puis on lui demandait de s'adresser ailleurs. Chaque fois il s'éloignait dès que les gendarmes commençaient à s'énerver.

En quittant le dixième bureau, il fut tenté d'abandonner la partie.

Mais non! il avait battu campagne. Il s'était battu. Sa jambe droite était encore prise dans le plâtre. Tout cela pour rien?... Lors du meeting, Djigal avait mis à nu les ruses frauduleuses de l'adversaire: on cherchait à le décourager, pour attribuer son suffrage à un autre! Mais lui, Larabou, jamais il ne renoncerait à son droit de vote! Ce serait trahir le combat du cousin Djigal. Ce serait souiller la mémoire des millions de martyrs qui avaient sacrifié leurs vies pour la démocratie. Non! Il ne sortirait pas du onzième bureau sans avoir voté!

Son tour vint.

- Allez voir ailleurs!
- Je suis passé partout ailleurs.
- Vous ne pouvez pas voter ici.
- Je vais voter!
- Monsieur, sortez du rang ou j'appelle les gendarmes!
- Je voterai ici!

Deux gendarmes prirent Larabou par les épaules. Il résista, s'arc-bouta à la table, à la porte, à tout ce qui donnait prise. Les douze gendarmes ne parvinrent pas à maîtriser l'électeur en colère. Le président du bureau de vote et ses assesseurs s'enfuirent. Quatre fourgons appelés en renfort surgirent. Quarante-huit gendarmes se déployèrent. Ils encerclèrent le révolté. La mêlée rua de la salle à la cour, elle reflua de la cour à la salle. Le rebelle avait des menottes autour des bras, des jambes, du cou. Mais il criait toujours:

- Je voterai !

L'officier lui fourra son béret dans la bouche. Larabou l'avala, déglutit, puis hurla de plus belle :

- Je suis un citoyen!

Le phénomène se défit des neuf menottes et fonça vers la table du bureau de vote en traînant douze soldats agrippés à ses bras, à ses jambes, à tout son corps. Et il rugissait.

- C'est mon droit!

Il prit les bulletins comme avait prescrit le cousin Djigal .

- Un de chaque!

Puis, il pénétra dans l'isoloir en traînant l'escouade.

Au même moment, l'officier hurla la dernière sommation. Les gendarmes s'écartèrent de la cible. L'officier était un tireur d'élite couvert de décorations. La balle traversa l'isoloir de part en part.

Larabou ressortit de l'isoloir. Il tanguait comme une pirogue éventrée. Les gendarmes battirent en retraite. L'officier tireur d'élite interpellait son pistolet du regard pendant que Larabou traîna sa jambe droite jusqu'à l'urne. Il glissa l'enveloppe dans la caisse cadenassée.

- J'ai voté!

L'officier leva la tête. Il vit Larabou qui souriait. Et ses dents étaient rouges. Le citoyen s'empara de la liste électorale, y inscrivit son nom, émargea en face, puis s'écroula. Raide mort.

FIN

## **A l'étroit**

Personnages : LUI, ELLE et elle.

### **1**

ELLE. - C'est maintenant que tu rentres ?

LUI. - Je suis resté au bureau.

ELLE. - Toute la nuit ?

LUI. - Toute la nuit.

ELLE. - Tu es un bourreau du travail.

LUI. - Le bourreau, c'est le travail.

ELLE. - Et moi, ta consolatrice...

LUI. - J'ai travaillé toute la nuit.

ELLE. - Tu ne pouvais même pas appeler ?

LUI. - Tu as raison... C'est que je n'ai pas vu le temps passer. Quand j'ai réalisé, il faisait très tard. Je me suis dit qu'il ne fallait pas te réveiller.

ELLE. - Comment pouvais - je dormir loin de mon mari chéri ?

LUI. - Il faut que je dorme.

ELLE. - Il y a tellement longtemps que ...

LUI. - ...Que ?

ELLE. - Non rien.

LUI. - ... Mon travail n'avance pas.

ELLE. - ...Tu comptes beaucoup travailler ce soir aussi ?

LUI. - C'est que j'ai pris un gros retard sur tout. Il faut que je mette le paquet. Encore deux ou trois jours de sacrifice, et ...

ELLE. - Hier nuit, je suis entrée à ton bureau à trois heures.

LUI. - Quand ?

ELLE. - Tu dormais profondément. Elle aussi... Vous étiez épuisés et heureux, l'un dans les bras de l'autre... J'ai refermé la porte sur votre nuit... Comment se nomme t - elle ?

### **2**

ELLE. - Maintenant, tu vas me le rendre.

Elle. - Ton temps est passé.

ELLE. - Je me suis assoupie. Vous vous êtes amusés un temps. Mais c'est fini.

Elle. - Il errait seul et abandonné. Je lui ai tendu la main. Il l'a prise.  
ELLE. - Tu veux me le prendre ?  
Elle. - C'est fait. La place était vide. Je l'ai comblée.  
ELLE. - Tu es bien courageuse. Mais va voir ailleurs.  
Elle. - Je n'envisage plus ma vie sans lui.  
ELLE. - Comment tu envisages ta vie avec moi ?  
Elle. - Tout dépend de toi. Je ne demande que ce qui me revient de droit.  
ELLE. - C'est toi qui me parles de droit ? Un bon conseil : reste à ta place !  
Elle. - Ma place, je l'ai trouvée.  
ELLE. - J'y étais bien avant.  
Elle. - Je lui ai redonné vie. Avec toi, il se joue sa comédie de l'homme fort, bon et fidèle à ses engagements...  
ELLE. - Détrompe - toi, tu ne m'as pas tué dans son cœur.

### 3

LUI. - Bon je file.  
Elle. - Reste donc un peu !  
LUI. - C'est la règle du jeu.  
Elle. - Je sais. Mais on peut... De quoi as - tu peur ? Allez viens !  
LUI. - Joue le jeu, c'est plus simple pour tout le monde.  
Elle. - Tu vas encore disparaître pour trois jours. Je passe la moitié du temps à t'attendre... Viens !  
LUI. - Tu compliques les choses.  
Elle. - C'est compliqué de faire l'amour ?  
LUI. - Donne - moi une petite minute.  
Elle. - Tu ne bouges pas. Je te connais.  
LUI. - Je reviens tout de suite. Vrai !  
Elle. - Allez viens !  
LUI. - Donne moi le temps de ...  
Elle. - ... C'est oui ou c'est non ?  
LUI. - Bien sûr mais...  
Elle. - ... Je t'aime.  
LUI. - Arrête tes caprices !  
Elle. - M'aimes-tu ? Dis-moi que tu m'aimes.  
LUI. - Je t'aime.

Elle. - Avant ta voix tremblait, tes yeux brillaient. Maintenant quand tu le dis, ça sonne faux.

LUI. - Que veux-tu au juste ?

Elle. - Toi. A moi seule. Et pas la moitié du temps.

LUI. - Doucement là ! Elle est autant mon épouse que toi.

Elle. - Je ne veux plus partager.

LUI. - Ce n'est facile pour aucun d'entre nous.

Elle. - C'est moi qui partage, pas toi !

LUI. - Moi aussi, crois moi !

Elle. - Ça me tue de te savoir dans ses bras. Mets-toi à ma place !

LUI. - Personne ne peut être à la place d'autrui.

Elle. - Justement, c'est où ma place, moi ?

LUI, pose la main sur sa poitrine. - Ici. Au plus profond.

Elle. - Il n'y a pas de place pour deux dedans.

LUI. - Si. Il peut contenir l'humanité entière.

Elle. - Tu peux te prendre pour une boîte de sardines mais moi, j'aime pas être à l'étroit.

#### 4

ELLE. - Qu'est - ce que tu viens faire ici ?

LUI. - Envie de te voir.

ELLE. - Elle te fait encore des histoires ?

LUI. - Non.

ELLE. - Toujours à cause de moi ?

LUI. - Non, je te dis...

ELLE. - ... Comment va t-elle ?

LUI. - On ne peut pas rester entre nous ? Juste toi et moi ?

ELLE. - Elle fait toujours sa grève du lit ?

LUI. - Que veux-tu au juste ?

ELLE. - Toi et moi comme avant.

LUI. - Ce n'est plus possible. Maintenant nous sommes trois. C'est ça la réalité et il faut bien que tu l'acceptes !

ELLE. - J'ai vraiment essayé mais je ne peux pas.

LUI. - Tu te tues de refuser la réalité. Et j'en souffre autant que toi.

ELLE. - Ta souffrance, tu l'as choisie. La mienne tu me l'as imposée. Et je ne sais même plus pourquoi je souffre comme ça.

LUI. - Je t'aime.

ELLE. - Tu m'as aimée. C'est elle que tu aimes maintenant. Je ne suis qu'un boulet attaché au pied de ton bonheur.

LUI. - Ecoute, je... Je voulais te voir, c'est tout.

ELLE. - C'est pour ça que tu as mis une chemise neuve?

LUI. - Elle ne me va pas ?

ELLE. - Elle n'est pas mal.

LUI. - C'est un cadeau de ta sœur.

ELLE. - Je m'en doutais bien. Tu es venu me narguer.

LUI. - Mais non ! Il n'y a aucun lien....On m'a offert une chemise. Je la porte...

ELLE. - Et on t'a demandé de me rendre visite avec. Spécialement aujourd'hui.

LUI. - Que vas - tu chercher là ?

ELLE. - Trouvez autre chose pour vos gris-gris !

LUI. - Je n'ai même plus le droit de porter mes propres vêtements ?

ELLE. - Tu n'as pas le droit de me livrer à sa magie.

LUI. - Pourquoi tu cherches des problèmes là où il n'y en a pas ?

ELLE. - Bien sûr, toi tu n'as aucun problème. Tu n'as même plus de volonté, comment peux - tu avoir des problèmes ?

LUI. - S'il te plait ! Juste un petit quart d'heure sans se faire des reproches, sans se disputer. Fais-moi ce plaisir !

ELLE. - Juste le temps d'un petit plaisir vite fait ? Tu es gentil mais c'est non ! Va fêter ta nouvelle chemise avec ta femme !

LUI. - Attends ! C'est pas ce que tu crois...

ELLE. - Ce n'est pas mon tour. On se voit après-demain. Trois jours et trois nuits.

LUI. - Je sais ...

ELLE. - C'est ça, va la rejoindre et transmets-lui mes meilleures salutations ! Je ne suis pas une dépanneuse, moi !

## 5

ELLE. - Notre vie était trop calme, trop monotone. Maintenant, tu as de l'ambiance que tu voulais. De quoi te plains - tu ?

LUI. - Je t'en prie...

Elle. - Tu t'obstines à avaler ce que tu as vomi.

LUI. - Je t'en prie...

ELLE. - Ouvre les yeux ! Il est encore temps. Il n'y a pas de honte à se remettre en cause. Tu t'es trompée. Reconnais-le !

Elle. - Tu vois bien que ce n'est pas possible.

ELLE. - Il y aura toujours des filles plus belles, plus entreprenantes, plus élégantes que moi. Mais on ne peut pas tout avoir dans la vie. Reviens sur terre !

Elle. - Le passé c'est le passé. Les arbres se débarrassent de leurs feuilles mortes. La vie est faite de séparations.

LUI. - Comprends-moi !

ELLE. - ... Comprendre quoi ? Que tu triches ?

elle. - Comprendre que tu es incapable de prendre position ?

ELLE. - Ne t'inquiète pas : Maintenant je comprends vite.

Elle. - J'ai compris : ça s'appelle de la démagogie. Tu n'as pas le courage d'aller jusqu'au bout

LUI. - Au bout il y a quoi ?

ELLE. - Il y aura de nouveau toi et moi comme avant. Remercie-là !

Elle. - Il y aura toi, libéré de ta pitié et de tes mensonges. Jette cette femme dehors !

LUI. - C'est ton désir, pas le mien.

ELLE. - Tu as assez triché. Maintenant tu dois choisir !

Elle. - C'est elle ou moi.

LUI. - Mon choix est clair : c'est elle et toi. Je ne renonce ni à mes rêves d'hier ni à ma passion d'aujourd'hui.

ELLE. - Tu es trop lâche pour la mettre à la porte.

Elle. - Aie le courage de la laisser partir !

LUI. - Moi aussi j'ai cru à un amour simple, clair et droit comme une règle. Je n'ai pas le courage de courir après cette illusion de simplicité.

ELLE. - Il n'y a plus de place pour moi ici.

Elle. - C'est pas difficile de comprendre que je dois partir.

LUI. - Personne n'a dit ça !

ELLE. - Si. Elle l'a dit et répété.

Elle. - Elle l'a même exigée.

LUI. - Moi je n'ai demandé à personne de partir.

ELLE. - Chacun de tes gestes le crie.

Elle. - Je n'attendrai pas que tu me le dises en face.

LUI. - Que vas-tu faire ?

## 6

ELLE. - Tu as gagné.

Elle. - Epargne-moi ton ironie.  
ELLE. - Je n'ai jamais su le tenir.  
Elle. - Bien au contraire ! Et j'en sais quelque chose.  
ELLE. - Je n'ai jamais su le combler.  
Elle. - Etait-ce le but ?  
ELLE. - Peu importe, en tout cas je l'ai rêvé.  
Elle. - Il ne t' a pas répudiée.  
ELLE. - Ça t'aurait vraiment fait plaisir, hein ?  
Elle. - Je l'ai voulu de toutes mes forces.  
ELLE. - De tous tes gris-gris aussi.  
Elle. - Jamais.  
ELLE. - Si.  
Elle. - Tu es libre de croire ce que tu veux.  
ELLE. - Je croyais lutter contre une femme avec des armes de femmes.  
Elle. - Nous nous sommes battues contre lui, contre sa liberté. Il n'appartiendra à personne.  
ELLE. - Plus personne ne lui appartiendra : A deux, vous m'avez enseigné la liberté.

**FIN**

## La fierté de papa

PERE. - C'est comme ça que tu veux aller à l'école? ... Où est ton uniforme ?

MADOU. - Le voici, papa.

PERE. - Mais alors ! Fais vite ! Nous allons être en retard... Mais que fais-tu ?  
Madou!

MADOU. - Je ne trouve pas mes chaussures !

PERE. - ...Vraiment! Bon, mets d'abord l'uniforme, on cherchera les chaussures après ! Allez viens, je vais t'aider: ça ira plus vite. Voilà !... Voilà ! Et c'est tout !

MADOU. - Je vais aller chercher les chaussures.

PERE. - Où est ce que tu as pu les mettre ?

MADOU. - Hier je les ai laissées ici.

PERE. - Mais alors, pourquoi vas-tu ailleurs ? J'ai une idée ! Et si tu portais tes souliers de sortie ? Le premier de la classe dans ses beaux souliers noirs ! Attends, je vais les chercher... Moi, si j'avais eu la chance d'aller à l'école et d'être premier comme toi, je serais allé en classe dans un immense grand boubou de fête. Sans l'uniforme !... Déjà 7 heures 30 ! D'abord le pied droit. Voilà ! Et maintenant le pied gauche. Parfait ! ... Je suis fier de toi : mon fils premier de sa classe !

MADOU. - Papa !

PERE. - Bon on y va ? ...Madou? ... Tu es malade ?

MADOU. - Oui.

PERE. - Fallait le dire depuis tout ce temps !

MADOU. - J'ai mal partout.

PERE. - Partout ?

MADOU. - Partout. Le ventre, la tête, les jambes.

PERE. - Fatigue générale ! C'est normal : tu as beaucoup travaillé ces derniers temps. Ne t'inquiète pas ! Après la remise des bulletins, je t'emmène chez le docteur. Lève-toi on y va !

MADOU. - Je ne peux pas marcher.

PERE. - Tu ne marcheras pas: Je t'emmène sur mon vélo. Un petit effort, mon grand !

MADOU. - Je ne veux pas.

PERE. - Si tu continues comme ça, nous allons vraiment être en retard.

MADOU. - Non !

PERE. - Allez viens !

MADOU. - Non !

PERE. - Quelles sont ces histoires ?

MADOU. - Je vais te ramener le bulletin à la maison.

PERE. - Pas question ! Je veux voir ça de mes propres yeux !

MADOU. - On va se moquer...

PERE. - Se moquer ? Pourquoi ?... Ah ! Je comprends maintenant: tu ne veux te montrer avec moi dans ton école, c'est ça ?

MADOU. - Non...

PERE. - Je n'ai jamais été à l'école, mais je suis ton père. Et moi je suis fier de mon fils. Tu n'es pas content d'être mon fils ?

MADOU. - Si.

PERE. - Ne t'occupe pas des imbéciles qui veulent rire des autres. On y va !

MADOU. - Non !

PERE. - Ça ne te fait rien d'être le premier de ta classe ?

MADOU. - Papa, je ... Papa, je ne suis pas le premier de la classe.

PERE. - Quoi ? Mais hier, tu m'as dit ...

MADOU. - Je ...

PERE. - Tu m'as menti ? Madou ? C'est à toi que je parle, non ? Pourquoi tu m'as menti ?

MADOU. - Je ne voulais pas...

PERE. - Tu l'as quand même fait !

MADOU. - C'est à cause de ... C'est ton ami d'hier...

PERE. - C'est lui qui a parlé à ta place ?

MADOU. - Non...

PERE. - C'est lui qui t'a demandé de mentir ?

MADOU. - Non...

PERE. - Ah je vois ! Tu as eu besoin de mentir parce qu'il était là ! Il y avait un public, alors tu nous as déversé tes histoires. C'est ça hein ?

MADOU. - Non...

PERE. - C'est quoi alors ?

MADOU. - Il se moquait de toi !

PERE. - Ah oui !

MADOU. - Il disait qu'il a une plus belle maison que toi, que sa voiture est plus puissante que ton vélo, que son travail est plus intéressant que le tien, que...

PERE. - Tu nous écoutais ?

MADOU. - C'est lui qui parlait fort. Quand il a dit que son seul problème c'est...

PERE. - ... que ces enfants ne travaillent pas bien à l'école ...

MADOU. - ... j'ai dit que moi je suis premier de ma classe.

PERE. - Et il t'a regardé avec beaucoup d'admiration.

MADOU. - Et il t'a demandé comment tu fais pour me faire travailler aussi bien.

PERE. - Et là tu as répondu: «Je suis né comme ça !»

MADOU. - Alors, il a cessé de se vanter.

PERE. - C'est vrai. Il a même commencé à se plaindre...

LES DEUX, imitant l'ami du père. - Moi mes enfants sont nuls, nuls, nuls!

PERE. - Il s'est levé et il est parti aussitôt.

MADOU. - Il ne se vantait plus.

PERE. - C'est vrai. Il était beaucoup moins fier en partant...

MADOU. - Papa, ... je ne suis que trentième de la classe.

PERE. - Il y a combien d'élèves dans ta classe ?

MADOU. - Soixante.

PERE. - Trentième sur soixante. Ce n'est pas un bon résultat.

MADOU. - Je ne voulais pas te mentir...

PERE. - Tu crois que tu peux faire mieux la prochaine fois ?

MADOU. - Euh !... Oui; oui !

PERE. - Tu me le promets ?

MADOU. - ... Je ne peux pas être premier !

PERE. - Pourquoi ?

MADOU. - Les autres, ils sont vraiment forts. Très forts... Mais je ferai mieux la prochaine fois ! Je te le jure, papa !

PERE. - Tu es un bandit, mais je suis quand même fier de toi... Bon, viens, on y va quand même chercher ton bulletin. J'ai assez perdu de temps comme ça !

*Ils sortent.*

**FIN**

## **Habiter**

### **1.**

LUI. - Ils sont sympas. Il y a longtemps qu'ils sont ici ?

MOI. - Ouh la la !

LUI. - Ils habitent ici ?

MOI. - Oui.

LUI. - Ils dorment ici ?

MOI. - Oui.

LUI. - Et s'il pleut ?

MOI. - Ici, il ne pleut pas tout le temps. Je ne sais pas. Ils se débrouillent.

LUI. - Ils ne peuvent pas avoir quatre vrais murs avec un toit au-dessus ?

MOI. - Ils sont pauvres.

LUI. - Et alors ?

MOI. - Ils ne peuvent pas ! C'est cher, une maison.

LUI. - Ils peuvent en louer une, non ?

MOI. - Non !

LUI. - Toi, tu loges bien dans une maison.

MOI. - Bien sûr.

LUI. - Tu n'es pas riche.

MOI. - Moi, ce n'est pas pareil.

LUI. - Comment ça ?

MOI. - Moi, je l'ai héritée.

LUI. - Tout le monde a le droit d'habiter ! Quand même ! Ces gens-là ils ne demandent pas un palais. Juste un toit !

MOI. - Bien sûr !

LUI. - Bien sûr ! Bien sûr ! On dirait que tu trouves ça normal.

MOI. - C'est compliqué, tu sais: ils ne sont pas chez eux.

LUI. - Ils ne sont pas d'ici ?

### **2.**

EUX. - Ils sont venus avec le maire et les notables de la ville. Nous, chacun était à son affaire. Mais on les attendait. Donc on a vite abandonné nos champs et nos demeures pour les écouter. Ils ont apporté des camions, des engins

lourds, et des ingénieurs. Ils ont dit que bientôt le progrès viendra tout seul jusque chez nous. Nous avons applaudi. Ils ont assuré que la route du progrès est droite comme une barre d'acier, irrévocable comme une parole de chef, et irréversible comme le destin. Ils se sont plaints que la colline, nos champs et nos cases sont en travers de la route. Nous n'avons pas applaudi. Ils nous ont demandé de céder la place au progrès. Si le progrès entre chez comme un envahisseur, nous on se met où ? Nous avons demandé. Le maire a regardé les notables de la ville. Les notables ont regardé les ingénieurs de la route. Les ingénieurs ont assuré que les calculs étaient précis et optimisés pour la bitume noire et les plates-bandes blanches, pour la fluidité du trafic et la convivialité du stationnement, pour la sécurité des poteaux électriques et la vélocité du réseau téléphonique. Le maire a demandé aux ingénieurs du progrès de voir ce qu'ils peuvent faire. Les

notables du maire ont promis de tout faire. Et puis ils sont partis comme des gens qui quittent une maison mortuaire. Chacun est retourné à son affaire.

### **3.**

LUI. - Être tout le temps exposé aux intempéries comme ça, parce qu'on est pauvre ?

MOI. - On a pris leurs terres.

LUI. - Et ils ont accepté ? Ils ne se sont pas battus ?

MOI. - On les a battus.

### **4.**

EUX. - Ils sont revenus. On ne les attendait pas. On ne s'attendait pas. On a ri la première qu'ils sont venus. On n'a pas été surpris. On connaît tout de leur mépris: ils croient qu'on est fous pour abandonner nos maisons et nos terres à leur progrès. Mais on ne savait pas qu'ils allaient revenir. On ne savait rien de leur folie. Chacun a abandonné son affaire pour les entendre. Ils ont dit que le maire et les notables étaient empêchés mais qu'ils sont représentés par deux cents policiers. Ils nous ont aussi présenté les ouvriers qui vont casser nos cases et détruire nos champs pour dégager la route du progrès. Ils nous ont expliqué que le temps est précieux. Et puis ils ont dit qu'ils allaient compter jusqu'à dix. Ils ont compté trois fois jusqu'à dix. Et puis, ils ont lâché les policiers sur nous. Après ils ont lâché les engins sur nos cases.

### **5.**

LUI. - Et puis ça te fait rire ?

MOI. - Tu sais, un jour, leur doyen m'a dit: Avant pour rentrer chez moi, je pousse un portail ; et pour rentrer chez moi, on demande mon accord. Ce jour-là, je passais et puis me voici dans ce qui lui sert de douche.

LUI. - C'est pas drôle !

MOI. - J'ai bafouillé des excuses. Il a répondu qu'il est devenu une tortue. Nous avons ri.

LUI. - Je ne comprends pas.

MOI. - Ici, ceux qui n'ont pas de foyer, ceux qui n'ont pas un lieu d'attache, ceux qui n'ont nulle part où les attendent des gens qui leur sont chères et des biens qui leur sont précieux, les célibataires, par exemple, on dit qu'ils sont des tortues. Tu sais la tortue, elle porte sa maison sur le dos.

LUI. - Ce n'est même pas vrai ! Les hommes, ils portent leurs demeures dans leur coeur. Partout. Toujours. Surtout quand on le leur arrache aussi sauvagement. C'est inhumain !

## **6.**

EUX. - Après ils ont montré des images du progrès au monde entier. Les ingénieurs ont répondu aux questions des journalistes. Les ouvriers ont applaudi. Le maire a pris les ciseaux. Juste avant de couper le ruban, le maire a supplié les détracteurs du développement de reconnaître que le progrès a pris la route. Les notables de la ville ont ri. Tout le monde a applaudi. Nous, on a regardé ça dans le téléviseur de la boutique d'en face. On a vu la route. On n'a pas vu le progrès. On n'a pas reconnu notre village. On n'a même pas vu la colline: elle a été rasée.

## **7.**

LUI. - C'est scandaleux ! Personne n'est venu à leur secours ? On les a regardés se faire broyer comme ça ?

MOI. - C'est compliqué. Ceux qui font ça, c'est eux qui ont le pouvoir de l'empêcher. Ils ont l'argent, ils ont la puissance et ils font l'opinion. Toi, tu fais quoi ?

LUI. - Je proteste. Je crie. Je gueule !

MOI. - Et puis après ?

LUI. - Tu gueules ! Tu t'informes. Tu contestes. Tu cries sur tous les toits. Il faut protester ! Protester jusqu'à ce que ça cesse !

**FIN**

## **Dans les rues d'ici**

La journée est agréable: pas de neige, pas de pluie, pas vent.

Je flâne dans les rues ensoleillées de Paris.

Je feuillette les pages d'un beau livre, peuplé de rêves et de combats.

Rue Molière, Avenue Picasso, Boulevard Rousseau, Gandhi, Pasteur, Mandela, Pascal, Parc Vauban.

Des hommes et des femmes qui ont semé la vie et planté l'humain debout.

Par terre, au milieu du trottoir, un sac de couchage.

Dedans un corps ! Un homme.

Vivant. Il ronfle. Il dort paisiblement.

Les passants passent à côté.

Je passe.

Plus tard devant mon téléviseur, je consulte trois experts armés de chiffres aussi convaincants que le sourire du journaliste.

Ils ont décrit les souffrances des épaves qui jonchent la rue.

Ils ont évalué le mal que se donne le gouvernement pour les soulager.

Ils ont été soulagés par la mobilisation des humanitaires.

Ils n'ont pas touché le cœur du problème.

Ah, un cœur gros comme ça ! Dedans tous les déchets et les déchards. Et le courage de m'arrêter net pour hurler: Non ! Jamais ! Nulle part !

FIN